Document généré le 2 mai 2024 01:00

Revue d'histoire de l'Amérique française

Caraquet

Marguerite Michaud

Volume 11, numéro 1, juin 1957

URI : https://id.erudit.org/iderudit/301804ar
DOI : https://doi.org/10.7202/301804ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Michaud, M. (1957). Caraquet. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *11*(1), 47–55. https://doi.org/10.7202/301804ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1957

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CARAQUET

Le regain de la vie acadienne n'a pas cessé avec les fêtes du bicentenaire de l'an dernier ; ces grandes manifestations ne firent que lancer un nouvel élan en divers domaines : vitalité des mouvements coopératifs et des caisses populaires, essor en éducation (avec l'ambition d'une École Normale dans un centre catholique-français), vie artistique et culturelle avec ses chorales de renommée mondiale, espoirs enfin assurés de postes français à la radio et à la télévision.

Un événement de date récente témoigne de cette vitalité française au Nouveau-Brunswick : les fêtes historiques de Caraquet le 19 août 1956.

* * *

La cérémonie marquait deux grandes étapes de la vie acadienne : le 200e anniversaire de la fondation du village par des réfugiés acadiens et le 75e anniversaire de la Société Nationale l'Assomption, laquelle est responsable en grande partie de la reconstitution de l'Acadie, patrie d'un groupe ethnique distinct.

De nombreuses personnalités assistaient à cette cérémonie émouvante.

La cérémonie du dévoilement du monument historique aux pionniers se déroula sur l'endroit même où, en 1756, Alexis Landry, Charles Poirier, Olivier Légère et Olivier Blanchard arrivaient à Ste-Anne-du-Bocage, à quelques milles du village de Caraquet. Ces déportés, accompagnés de leurs familles, s'établissaient près de la « côte » où est située la chapelle, devenue lieu de pèlerinages annuels. Aujourd'hui encore, l'on peut voir le petit cimetière où reposent les restes de ces braves pionniers ; en Acadie, c'est le seul endroit où l'on retrouve les tombes proprement identifiées des errants de 1755.

* * *

Caraquet, situé vers l'est, au sud de la baie des Chaleurs, avec ses paroisses avoisinantes de Bas-Caraquet et de Bertrand, forme un village de 23 milles, le plus long du monde, aiment à dire avec fierté les habitants de la région. On trouve quelques renseignements géologiques, sur l'endroit, dans *Bulletin of the National History Society of New Brunswick,* publié à St-Jean, N.-B. Volume V, 1906, pages 423-524.

Une étude de *la Société Naturelle du Nouveau-Brunswick,* nous apprend que la région a subi de grandes transformations géologiques. Autrefois, nous dit-on, la baie des Chaleurs avait été une vraie prairie au-dessus du niveau de la mer. Le village d'aujourd'hui était baigné par deux grandes rivières qui prenaient leurs sources au centre de la Province. Avec le temps les vallées disparurent pour former la baie des Chaleurs; les promontoires aux abords du village seraient les restes des terres d'autrefois à présent submergées.

Les Micmacs habitèrent d'abord le pays. Peu de documents attestent de nos jours leur présence; aucune trace n'a subsisté de leurs campements. Quelques routes de portage prouvent tout au plus qu'ils logeaient là pour éviter l'intempérie de l'hiver froid et glacial. De ces portages, un, de la Rivière du Portage à St-Simon, aurait traversé Pokemouche; un deuxième aurait conduit de North River à Pokeshaw, ainsi que l'indique une vieille carte. D'après le rapport de *l'Hermittec* en 1724, un troisième portage allait de South River à Innishannon Branch, afin d'éviter les falaises de Clifton et de Grande-Anse.

Caraquet, nom du village, est d'origine indienne. Les Micmacs l'appelaient *Calaket,* d'une signification restée inconnue. Les premiers commerçants et missionnaires ne font pas allusion à Caraquet. En 1672, toutefois, dans son œuvre « *Description géographique et historique des cartes de l'Amérique septentrionale* », Nicolas Denys, gouverneur du territoire de Canso à Gaspé, fait allusion à cet endroit avec une brève description de « Isles de Caraquet». Smethurst raconte qu'en 1761 habitait à Caraquet un Français du nom de Saint-Jean, marié à une Indienne; il avait fixé sa résidence au Ruisseau Isabel (autrefois Ruisseau Saint-Jean). Smethurst suivait de quelques jours le passage, en

ces lieux, du fameux Capitaine Roderick MacKenzie lequel avait rasé tous les emplacements des Acadiens pour les détruire « à l'éternité ». Les envahisseurs paraissent avoir épargné Saint-Jean. Pour le voyage de Smethurst et de sa rencontre avec le capitaine Saint-Simon, on pourra consulter *Transactions of the Royal Society of Canada* — Volume XII, 1906, section ii, page 134 ou *Collections of the Historical Society of New Brunswick* (Saint John, N.B.) Vol. II, p. 358.

Entre 1750 et 1760, plusieurs Acadiens, prévoyant la déportation, s'esquivent de la Nouvelle-Écosse avec espoir de rejoindre Québec. Quelques-uns s'arrêtent à Caraquet. Alexis Landry, Olivier Légère, Olivier Blanchard et Charles Poirier arrivent là en 1756, ou tout au plus en 1757, venant de l'Île Boishebert (Beaubair's Island-près de Newcastle). Dans son allocution du 19 août 1956, M. Martin Légère nous affirme que les Dugas arrivèrent juste un peu plus tard et doivent donc figurer parmi les pionniers du village. Par suite des incursions anglaises, Alexis Landry dut abandonner sa maison, pour y revenir plus tard après la cessation des hostilités.

Les quelques prêtres qui desservent alors les postes disséminés, logent sur la côte de Gaspé. En cet endroit les archives ne sont point disparues. Il est regrettable toutefois qu'un malheureux incendie ait détruit les premiers registres, ceux qui relataient l'arrivée des pionniers. Les registres actuels de la paroisse datent de 1768 et comptent parmi les plus anciens du régime français au Nouveau-Brunswick.

Par le traité de Paris de 1763, le Canada passait aux mains des Anglais. En 1764 une proclamation royale donnait droit aux Acadiens de s'établir sur des terres. D'après les archives canadiennes de M. Placide Gaudet, et par un document de 1769, George Walker, magistrat de Nepisiguit, aurait donné permission à Alexis Landry de s'établir à Caraquet, à l'endroit ci-avant occupé, près de la chapelle de Ste-Anne-du-Bocage. En 1784, 34 familles reçoivent des concessions de terre:

François Gionest	Louis Mailloux
Louis Lanteigne	Pierre Frigaux
Olivier Legere	Henri Chenard

Olivier Blanchard	Gabriel Albert
Zacharie Doiron	Pierre Albert
Jacques Morret	Charles Poirier
Michael Parisé	Alexis Cormier
Jean Baptiste Poulin	Thaddée Landry
Louis Brideau	Alexis Landry
Pierre Thibodeau	Joseph Boudreau
Jean Cormier	Pierre Gallien
Joseph Dugas	Adrien Gallien
Pierre Landry	Charles Gauvin
Anselme Landry	Widow Giroux
Joseph Chiasson	Widow Boullet
René (Haché dit) Gallant	François Landry
René Bouteiller	Remi Landry

Ces concessions terriennes se développaient sur le territoire situé entre Haut-Caraquet et Bas-Caraquet. Deux colonies distinctes commencent à naître. D'abord, les Acadiens qui se fixent à Haut-Caraquet; puis quelques descendants de Canadiens (Normands), et probablement quelques soldats de la garnison de Restigouche dispersés en 1760 (Parisé, Gionet, Doiron, Frigault, Lanteigne). Quelques Normands établis sur la côte de Gaspé (Pabos, Paspébiac, Gaspé) viennent plus tard se joindre à cette colonie naissante: Duguay (Duqué), Mallet, Morais (Morret), Roussel (Roussy), LeBreton.

* * *

Pour revenir à Alexis Landry — puisqu'il fut le héros de la fête de cet été de 1956, ajoutons ici quelques notes biographiques.

Il était né à Grand-Pré en 1721, fils de Jean Landry et de Claire LeBlanc, sœur du notaire René LeBlanc. En 1743, à l'âge de 22 ans, il émigre à Beauséjour, près de la ville actuelle de Sackville, N.-B. Il épouse Marie Thériault, veuve de Jean Cormier, qu'il a connue à Grand-Pré. Son épouse déjà mère de quatre enfants de son premier mariage, lui en donne sept autres. Plusieurs de ceux-ci meurent à Miramichi durant le terrible hiver de 1755-56. Alexis Landry participe à la défense du Fort

Beauséjour; à la chute de la place, il réussit à se sauver et se refugie à Cocagne, au Ruisseau des Malcontents. A l'automne de 1755 le Capitaine Boishébert, craignant avec raison de nouvelles incursions de la part des Anglais, ordonne aux Acadiens de se rendre à Miramichi. Alexis Landry suit le groupe. Durant l'hiver il perd plusieurs de ses enfants, victimes avec quelques autres centaines de morts qui périssent par le froid, la faim et les privations de toutes sortes. C'est à la suite de cette lourde épreuve que les premiers fondateurs de Caraquet viennent s'établir à Petite-Rivière.

En 1793, Alexis Landry fait don à la paroisse, en présence de l'abbé Mathurin Bourg, d'un terrain de six arpents de largeur par huit de profondeur pour la construction d'une église. Cette église est bâtie et consacrée l'année suivante en 1794, sous le vocable de St-Pierre. En retour de ce don, Alexis Landry reçoit, pour lui-même et ses héritiers, le premier banc de l'église, un banc de quatre places, et le privilège de l'inhumation en ladite église. Pour une raison ou pour une autre, Alexis Landry n'est pas enterré dans l'église.[1]

Tout à côté de la chapelle dans le vieux cimetière repose le corps du fondateur. Sur sa tombe assez bien conservée on lit cette inscription assez originale: *Ici repose en paix le corps d'Alexis Landry, décédé le 6 mars 1798 âgé de 78 ans. Souvenez-vous de ce qui nous est arrivé, la même chose vous arrivera. Ce fut hier notre tour, ce sera peut-être aujourd'hui le vôtre.*

Le monument historique dévoilé en 1956 n'a pas été élevé sur le terrain même de l'ancienne chapelle, mais sur la grande route Bathurst-Caraquet, à quelque cent pieds du vieux cimetière. Le monument porte cette inscription: « RETOUR des ACADIENS — Par suite des vicissitudes de la guerre, les Acadiens, pionniers de ce pays, furent dispersés en 1755. L'arrivée d'Alexis Landry peu après symbolise le retour des Acadiens à leur

---

[1] L'abbé Arthur Gallion, curé de Néguac et M. Médard Léger, de Moncton ont consacré plusieurs articles à l'histoire de leur village natal. Nous y avons puisé certains renseignements.

patrie bien-aimée et la reprise d'une ère nouvelle. » Le monument de Caraquet pourrait devenir le symbole de toute l'Acadie ressuscitée.

* * *

Nous avons constaté la présence d'anciens missionnaires, avant la dispersion. L'abbé Bailly, premier missionnaire de l'Acadie désorganisée, est ordonné par Mgr Briand en 1767 et envoyé presque aussitôt du côté du golfe St-Laurent. Il passe six années à *portager* ou à *pagayer* entre le Madawaska, Caraquet, Memramcook, Halifax et la baie Ste-Marie. Il inscrit son dernier acte au registre de Caraquet, le 30 août 1773. Ce document précieux est conservé dans la voûte du presbytère de la paroisse; on conserve un autre registre du même auteur au musée de la cathédrale de l'Assomption, à Moncton.

L'abbé Mathurin Bourg (ou Bourque), premier acadien devenu prêtre, vicaire général de l'évêque de Québec dès 1774, fixe sa demeure à Carleton — autrefois Tracadièche; il dessert la Nouvelle-Écosse qui englobe alors le Nouveau-Brunswick, la baie des Chaleurs et la Gaspésie. Il commence sa première tournée apostolique en septembre 1773; en 1775, il est à Caraquet.

D'autres missionnaires passent par la région. Signalons Antoine Girouard, Jean-Baptiste Castanet et Louis-Joseph Desjardins. M. l'abbé Joseph-Marie Paquet est nommé premier curé résident en 1867. Il a pour successeurs Joseph Pelletier, 1869-76; Mgr Joseph-Théophile Allard (fondateur du Collège), 1877-80 et 1885-1912; Mgr Thomas-F. Cook, 1880-85. En 1912, les Révérends Pères Eudistes prennent la direction de Caraquet qui passe de nouveau aux prêtres séculiers en 1940. M. l'abbé Théophile Haché y est curé jusqu'à 1950, alors qu'une santé chancelante l'oblige à laisser son poste; il est remplacé par M. l'abbé Camille Albert, curé actuel.

En cette histoire de paroisse, quatre faits saillants se détachent: l'œuvre de Mgr Cooke, premier évêque de Trois-Rivières; la question des écoles acadiennes; le retour des communautés religieuses; la fondation du Collège, future Université.

Avant de devenir curé, Mgr Cooke a fait de l'apostolat dans les milieux acadiens. Dans le rapport de la Société canadienne

d'Histoire de l'Église catholique (1952-53), l'abbé Ed. Godin, archiviste du diocèse de Bathurst, présente une étude sur Mgr Cooke, missionnaire de la baie des Chaleurs (1817-1823). « Il fut, dit l'auteur, pendant six ans l'un des plus courageux missionnaires de la baie des Chaleurs, et l'un des pionniers de l'organisation paroissiale du diocèse actuel de Bathurst. »

C'est à Caraquet que l'abbé Cooke établit sa demeure. Il y fit construire un spacieux presbytère en bois, qui pendant cent trente ans servit de résidence au clergé de la paroisse de Caraquet. L'abbé desservit seul les douze missions échelonnées entre Belledune et Baie-du-Vin sur la côte sud de la Miramichi, soit sur une distance de plus de 200 milles. Trois seulement de ces missions possèdent alors une église et un presbytère: Bathurst-ouest, (alors Nepisiguit), Caraquet et Bartibog. Sept autres ont une chapelle: Petit-Rocher, Pokemouche-en-Bas, Néguac, Tracadie, Burnt Church, Nelson et Baie-du-Vin. Pendant six années de ministère, le missionnaire fait construire cinq églises: celles de Caraquet, Shippagan, Pokemouche, Tracadie et Grande-Anse.

Après six années de fructueux travail, l'abbé Cooke demande à Mgr Plessis, évêque de Québec, de le remplacer comme missionnaire. En 1823, il rentre dans la vieille cité de Champlain et plus tard devient premier évêque des Trois-Rivières.

Par suite de la fameuse loi de 1871, l'enseignement de la langue française et de la religion catholique devient interdit dans les écoles acadiennes. Cette loi, qualifiée « néfaste », donne un coup mortel aux groupements acadiens qui commencent à peine à se relever. À Caraquet, des émeutes sanglantes manifestent l'opposition de la population acadienne à la loi persécutrice. Pendant le ministère de l'abbé Pelletier, un certain fanatique, James Blackall, qui occupe tous les postes importants du village, fait engager une institutrice anglaise et protestante pour enseigner aux petits Acadiens. Des protestations légitimes s'élèvent de la part des Acadiens; des miliciens de Chatham viennent régler le cas de « ces maudits Français ». Ils abattent Louis Mailloux qui, dans l'émeute a tué un homme de police du nom de Gifford. Treize Acadiens sont faits prisonniers. A la suite de longs

recours aux tribunaux, la Cour Suprême déclare « irrégulière » l'accusation contre les prisonniers; ils peuvent retourner chez eux après deux ans d'internement. La « révolte de Caraquet » a toutefois lancé la longue résistance à l'école neutre; c'est grâce à elle qu'a pu s'établir l'école acadienne d'aujourd'hui, quoique non reconnue légalement comme telle. Cependant le français et la religion s'enseignent dans les centres acadiens; et l'Association Acadienne d'Éducation continue sa lutte pour la reconnaissance officielle.

« La Congrégation de Notre-Dame fut la première à établir dans l'Acadie anglaise des couvents français régulièrement organisés. »[2] Avec une vingtaine de couvents, on peut se figurer quel bien a fait en Acadie cette communauté religieuse. Arrivées à Caraquet en 1874, les bonnes éducatrices ont exercé une influence prépondérante sur le village qui, certes, porte leur empreinte. Couvent libre, la maison attire de nombreuses pensionnaires et externes, prépare maintes institutrices lesquelles à leur tour travaillent à maintenir la mentalité française dans un des plus puissants groupes acadiens des Provinces-Maritimes.

Le séjour de Mgr Allard se révèle particulièrement brillant à Caraquet. Sa grande réussite sera la fondation du Collège du Sacré-Cœur en 1899. Marcel Tremblay, eudiste, dans « *50 ans d'éducation — 1899-1949* » retrace l'historique de la fondation, son évolution, son progrès et finalement le « transfert » du Collège à Bathurst après l'incendie de 1915. Le Père Tremblay écrit entre autres choses: « Mgr Allard mérite le titre de fondateur du Collège de Caraquet. Les droits du vénéré prélat sont certes irrécusables. Les Eudistes ne se seraient peut-être jamais installés à Caraquet sans l'invitation du curé, ses généreuses offrandes et ses promesses. » C'est à cette grande Université du Sacré-Cœur de Bathurst que se sont déroulées les importantes assises du dernier congrès de l'Association Acadienne d'Éducation. À côté de l'Université St-Joseph et de celle de St-Louis d'Edmundston, l'université de Bathurst est devenue l'une des citadelles de la haute culture au Nouveau-Brunswick.

---

[2] Omer LeGresley, *L'enseignement du français en Acadie*, 1604-1926.

On peut penser que les fêtes de Caraquet ne sont pas restées sans écho. Les journaux anglais de la Province y sont allés d'articles éditoriaux. Le quotidien acadien, *l'Évangéline,* n'a pas ménagé sa publicité. De Son Excellence Mgr Camille LeBlanc, on peut retenir ce mot: « Caraquet est un petit Grand-Pré, source de ravitaillement du sentiment national ». Me Adélard Savoie, conseiller juridique de la Société mutuelle l'Assomption et organisateur des fêtes du bicentenaire de 1955, prononce, ce jour-là, le discours de circonstance.

Il cite Caraquet en modèle. Caraquet aura été, en effet, un foyer de manifestations patriotiques. La petite ville est devenue, en outre, un des principaux centres de pêche des Provinces-Maritimes, et surtout la capitale du Mouvement coopératif pour toute l'Acadie.

Marguerite MICHAUD

Frédéricton, N.-B.

Nous recommandons très particulièrement à nos lecteurs, trois ouvrages récents de trois des directeurs de l'Institut:

1°. — R.P. Léon Pouliot, s.j.: *Monseigneur Bourget et son temps,* IIe vol. (Editions Beauchemin, Montréal).

2°. — Marcel Trudel, *L'Eglise canadienne sous le Régime militaire, 1759-1764,* I, Les problèmes. (Etudes de l'Institut d'histoire de l'Amérique française).

3°. — Léo-Paul Desrosiers, *Les Dialogues de Marthe et de Marie.* (Editions Fides, Montréal).